

par ne plus trouver de satisfaction que dans le jeu et la débauche, en compagnie d'individus de la plus basse classe.

Est-il croyable qu'un homme du monde puisse descendre volontairement jusqu'à un tel avilissement ?...

Il en était bien ainsi, pourtant. Paul s'abrutissait, littéralement, pour étouffer, disait-il, le chagrin qui lui rongait le cœur. Les salons, où il avait été si longtemps l'enfant gâté, firent place pour lui aux cabarets de bas étage ; ses relations aristocratiques furent remplacées par de malheureux écervelés ; le langage recherché de la bonne compagnie céda le pas à l'argot grossier des marins. Au lieu du jeune homme soigneux, irréprochable dans sa mise, qui attirait les regards et l'attention des dames, nous ne voyons plus qu'un être sale et déguenillé.

Tenez, regardez-le !

Son chapeau déformé lui pend pour ainsi dire dans la nuque ; ses cheveux plats et en désordre retombent presque sur ses yeux ; ses vêtements sont sales, usés et déchirés ; il ne marche plus fièrement, la tête levée—non, non ; il la baisse au contraire et semble compter continuellement les pavés de la rue. Il ne s'avance plus d'un pied léger, comme autrefois ; il se glisse le long des maisons en traînant le pas et en évitant les regards, comme un malfaiteur, car il est resté encore au fond de son cœur une étincelle d'amour-propre. Ses traits sont bouffis par les excès de boisson, son œil, hébété par les veilles, prolongées ; ses mains agitées par un tremblement nerveux ; et sa langue bredouille le plus souvent.

Au milieu de cette vie déplorable, il a souvent cru entendre la voix de Graziella, celle de sa mère, qui le suppliaient d'abandonner cette voie de perdition et de désespoir ; mais ni prières, ni supplications, ni même les larmes de son innocent enfant ne sont parvenues à l'en détourner ; aussi peu à peu, comme nous le disions plus haut, ses amis se sont détournés de lui, ses parents lui ont défendu l'entrée de leur maison, en un mot, il est devenu un objet de dégoût et d'horreur pour toute la bonne société.

Paul agit très mal, nous le reconnaissons sans peine, et cependant nous ne pouvons nous défendre d'un sentiment de commisération pour lui ; en ce que la source de tant de mal n'est pas précisément en lui, mais plutôt dans l'éducation qu'il a reçue, il nous en coûte beaucoup de rejeter une partie de la faute sur sa mère—le caractère d'une mère a quelque chose de sacré pour nous—mais qui donc oserait affirmer que Madame de Mirville, dans son orgueil, dans son désir avide de briller, n'a pas été la cause première de tous les malheurs de son fils ?

Comme la neige qui se fond aux premiers rayons d'un soleil printanier, ainsi se dissipe le patrimoine de la famille de Mirville.

La baronne douairière le voyait depuis longtemps : elle considérait l'avenir d'un œil d'angoisse ; la ruine était inévitable. Aussi les souffrances et les chagrins l'avaient-elle amaigri visiblement ; ses cheveux avaient blanchi, des rides précoces sillonnaient son front et ses joues ; et on aurait eu de la peine à retrouver en elle la femme hautaine et fière de jadis.

Dans l'espoir d'attendrir et de ramener son fils, elle a quitté le *Chai des Oiseaux* pour venir se fixer à Anvers. Un jour, comme elle se trouvait dans sa chambre, une voix bruyante, partant de la salle voisine, est venue frapper son oreille ; cette voix chantait, mais avec difficulté, comme celle d'un homme pris de boisson :

« Vivent le vin, l'amour et le tabac »

C'était la voix de Paul. La mère ouvrit la porte, et se trouva en face du jeune homme. A la vue de Madame de Mirville, il parut sortir de son ivresse. Mais aussi, c'est qu'en ce moment elle avait dans la voix un ton ému et pénétrant, qui eût certainement arraché des larmes à Paul, dans les années précédentes.

—Paul, dit-elle entr'autres choses, je vous en prie, abandonnez le chemin que vous suivez aujourd'hui. Ne voyez-vous donc pas que nous nous appauvrissons tous les jours, et ne frémissez-vous pas à la pensée d'être réduit un jour à la mendicité ?...

—La vie est courte ! murmura Paul.

—Qu'est-ce à dire ? ... Auriez-vous encore de ces affreuses idées de suicide ? ... Oh ! Paul, songez à votre mère, songez à votre âme ! Revenez à vous-même, revenez à moi ; séparez-vous de l'écervelé, s'il le faut, et vivons calmes et tranquilles des débris de notre fortune ; moi, Paul, en pleurant mon aveuglement ; vous...

—Il est trop tard.

—Il n'est jamais trop tard, l'Paul. Oh ! je vous en supplie à genoux—et elle se jeta à genoux en effet, la femme fière et orgueilleuse—Paul, regardez-moi, et vous aurez pitié de votre mère. Mes cheveux ont blanchi, mon corps est épuisé, et, je le sens, la mort n'est plus loin de moi. Epargnez-moi ; pour le peu d'années qui me restent encore à vivre...

—Je ne peux pas revenir sur ce qui est fait !

—Qu'importe, si vos amis ne veulent plus vous voir ; votre mère vous chérira. Oui, j'ai eu des torts, je le sais ; mais ne suffit-il pas de voir votre mère à vos pieds, vous implorant à deux genoux ?...

—Encore une fois : il est trop tard !

Et le baron sort bruyamment du salon par une porte latérale, sans voir que sa mère tombe la face contre terre.

—Paul, Paul ! ... Que Dieu vous pardonne ! s'écria une voix étrangère, et, en se retournant, le jeune baron vit Sœur Mathilde s'empres- ser auprès de sa mère, et la relever, avec tous les témoignages de la plus vive affection.

Ce ne fut pas sans un frémissement de crainte que le fils dénaturé s'en alla pour suivre sa voie.

Derrière l'hôtel de Mirville s'étendait un jardin dans lequel, en été, on ne se serait pas douté qu'on était en pleine ville, si l'on y avait pu goûter le calme et le silence des champs.

Au moment où nous y entrons, il a un aspect tout agréable : les arbres sont déjà revêtus de leur parure printanière ; l'herbe est fraîche, les fleurs s'entrouvrent aux premiers rayons du soleil de mai, parfumant l'air de senteurs exquis- es et récréant la vue par la variété et l'éclat de leurs couleurs. Les sentiers sont richement ombragés, de même que le petit bassin recou-